

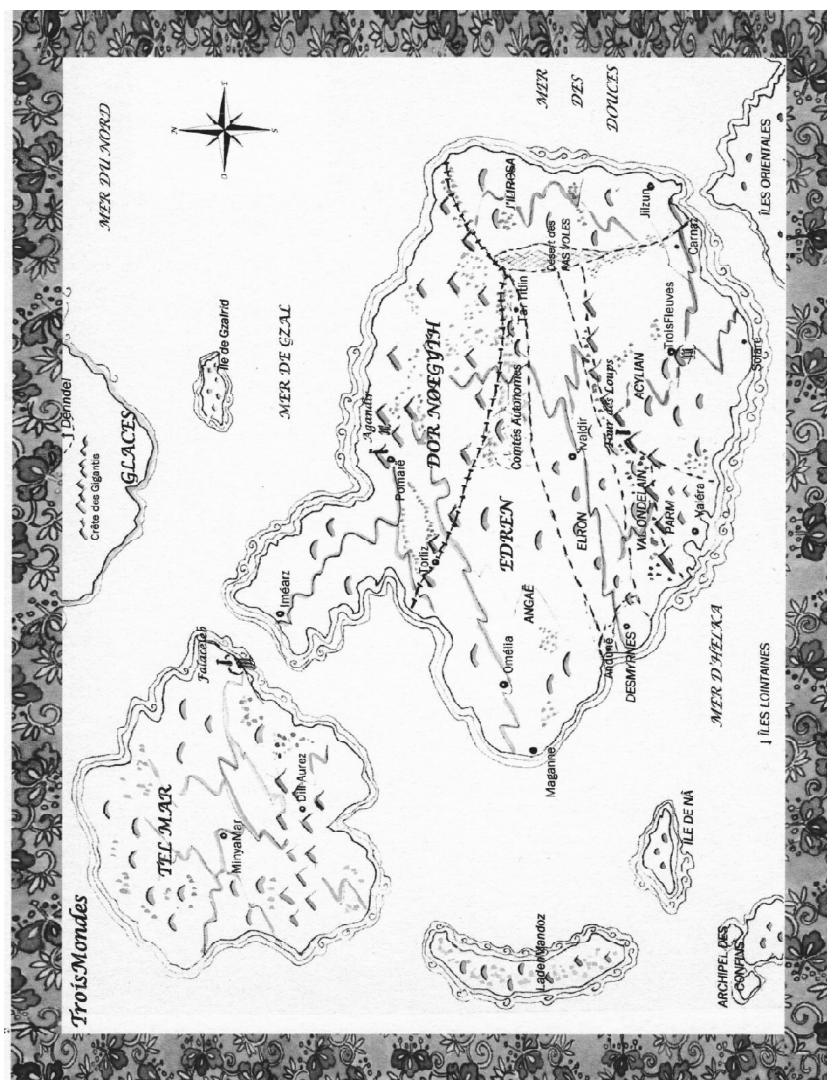
Emmanuelle Andrieux Hatinguais

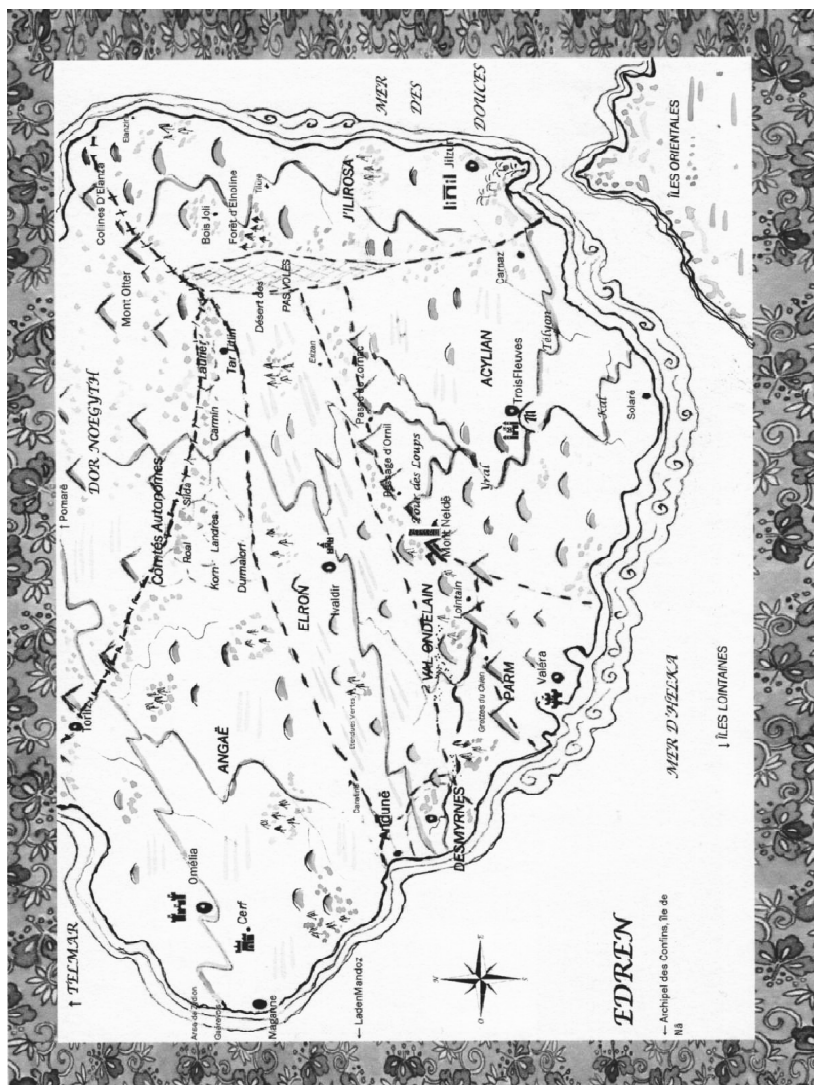
Le Cycle d'Enah

Tome I
La Courbe des Évènements

Roman

A Marie-Claude et Aimée, celles qui brillent et éclairent la nuit, depuis les étoiles
A ma petite Am, si précieuse,
A Clara, mon ange,
Aux lumières féériques...





Préambule

Ces pages de papier sont ma vie et celles de bien d'autres. Ma main a seulement tenu la plume. C'est elle qui a glissé, glané les mots, tissé les fils, assemblé vécus, récits, souvenirs, mémoires, en plus de mon propre voyage. Tout ce qu'a été la Courbe des Évènements.

Quand aux fameux écrits, découverts longtemps après, il m'arrive de me demander si celui qui les a rédigés ne l'a pas fait de là où il se trouvait... plus près de la Voûte que de TroisMondes...

*Il y a aussi ces cartes dessinées par Miel. Le monde est vaste.
Vous semblez être de ceux qui aiment prendre le temps des choses...
Alors...
... Écoutez :*

Bien avant que le paisible vallón d'Ondelain et la rivière qui coule en son milieu n'existent, ni même que tout ce qui l'entoure soit advenu, les pierres D'Erön furent offertes pour tenir le monde. Trois pierres de vie furent données aux enfants de Gala.

Les téloïn reçurent Elen, l'étoile, celle qui scintille et éclaire la nuit. Nolë, la connaissance, celle qui luit et éclaire l'esprit, fut donnée aux nains, tandis qu'aux hommes revint Alkar, la gloire, celle qui brille et porte le désir.

Dans trois tours alignées sur trois pics éloignés, comme un fil tendu entre les terres, Elen, Nolë et Alkar maintiennent l'équilibre entre les peuples et l'harmonie entre les mondes.

De l'autre côté de la mer, sur Tel Mar, le territoire des téloïn, Elen, à l'abri dans la tour de Falaceleb, perchée sur le rocher du Tasarë, derrière les chutes hurlantes qu'il surplombe, Elen, pourtant visible, est inaccessible.

Elle rejoint Nolë, à Dor Noegyth, le pays nain. La tour d'Agandir, semée de gemmes ensorcelées, la protège.

Elles sont nouées à Alkar, placée dans la tour des loups, sur le Tylur, le haut sommet du mont Neldë. Le froid, les vents violents, les loups géants de Nolsin, sont les gardiens de la pierre. Ce lieu en Edren, la terre des hommes, est situé par-delà les étendues vertes, et au-delà de Val Ondelain.

En Edren, royaumes et Duchés vivent en paix et le pays nain n'est pas hostile. Le commerce fleurit entre les deux territoires. Une fois l'an, des bateaux Téloïn accostent sur les berges. Chaque peuple ayant reçu une pierre a fait la promesse de mettre son sceau sur le contrat d'alliance à chaque solstice d'été.

Car chacun d'eux a trouvé un équilibre dans ce marché, jamais aucun des peuples ne regretta l'alliance ni ne rompit l'entente.

Il y a peu, quelque chose vint tout changer.

Un des royaumes des hommes, dont la quête de puissance était grande, décida de s'emparer d'Alk̄ar afin de la posséder pour lui seul.

Ceux d'Angaé marchèrent sur Orodtylur. Ils passèrent sur le territoire des Étendues Vertes. Au pays de Désmyrnes, on vit en paix depuis trop longtemps. La folie d'Argon ne fut pas empêchée, car, loin de leur supposée sagesse, les Sages ont oublié que parfois, il est nécessaire de s'opposer.

Le roi et ses hommes gravirent la montagne. À l'aide de la magie, au terme d'une longue et terrible lutte, ils s'emparèrent de la pierre d'Alk̄ar. Ils lièrent les loups vaincus, les privèrent de l'usage de la parole afin qu'ils ne puissent dire ce qu'ils avaient vu.

Car un leurre fut déposé en place d'Alk̄ar afin que les autres peuples ignorent qu'elle avait été dérobée. Cependant, ce leurre, fruit d'un sortilège, ne pouvait durer toujours.

Peu à peu, en dépit de celui-ci, qui ne faisait que ralentir le processus, la tour disparaîtrait, gommée comme la vérité qu'on tentait de cacher. Alors les nains et les téloïn sauraient et leur colère serait sans bornes. Cela, le roi Argon ne l'ignorait pas.

Car ils sont ainsi faits qu'il arrive souvent chez les hommes qu'une fois qu'ils possèdent une chose, ils en veulent une seconde, de la possession d'Alk̄ar ne pouvait rien découler de bon.

Sombres seront les jours à venir, car en touchant la pierre de gloire, Argon a aussi touché son pouvoir, et a été touché par lui. Il s'est emparé de son esprit, imprimant dans son cœur un désir de conquête tel que jamais il ne puisse être assouvi. Ainsi, le besoin de posséder Nolë s'est imposé à lui.

Pour espérer vaincre les nains, Argon a besoin d'une grande armée. À l'aide de la pierre de gloire, il a perverti la raison des seigneurs de la terre, dans l'ombre, les a aliénés. Seuls le vallon d'Ondelain, le royaume d'Acylian et la lointaine J'Ilirosa qui

avaient refusé l'invitation du roi ne furent pas corrompus. Désmyrnes, quant à elle, ne fut pas sollicitée.

Maintenant, les troupes d'Argon fondent sur Ondelain.

Ici, commence :

Le Cycle d'Enah



Partie I

*Une Voûte et un destin :
L'étoile du jour*

I

Enah

15 des Lueurs, Hiver, Val Ondelain

Le faucon avait tourné longtemps. Il resserra le cercle et plongea. Il fendait l'espace, trait d'arbalète dans l'azur. *Grisant*. Son plumage le protégeait de la bise du début de l'hiver, on était bien dans sa chaleur.

Il m'éjecta.

Tandis qu'il quittait le ciel pour rejoindre la terre, les odeurs devenaient plus puissantes, précises.

Le petit mulot, les pupilles fixes, voyait la mort foncer sur lui. Son petit cœur battait à peine, ses pattes refusaient de bouger. *Trop tard*. Les effluves de la peur, ondes acides, l'emprisonnaient.

Mon cœur se serra. Faire partie du monde, ne plus en faire partie...

— Enah, arrête !

... prenait à peine une seconde.

Je humais la campagne de mes montagnes, laissant les odeurs et les sons entrer en moi.

— Enah !

— Quoi ? !

— Arrête !

— Il n'y a personne !

— Il y a moi, Enah, dit-elle, peinée, en accélérant le pas pour attraper ma main. Tu te coupes de nous. Tu ne le vois pas ?

— Ça ne gêne pas Mel et Tanis ! Ils trouvent même que j'ai de la chance...

— Ils ignorent tous les ennuis que tu pourrais t'attirer.

— Mais de quoi tu as peur, à la fin, je ne fais rien de mal ! ?

— Nous en avons déjà discuté. Des gens mal intentionnés pourraient se servir de ce... *don*, pour... de mauvaises choses.

Elle ne prononçait jamais ce mot sans répugnance ni frayeur.

— Personne ne reproche à Mel de savoir tout réparer, même quand il n'y connaît rien. Personne ne trouve ça *bizarre* !

— Ça n'a rien à voir, tu le sais parfaitement ! s'écria-t-elle.

Ce matin, elle m'avait encore tiré du lit de mauvaise humeur.

Le mois des Lueurs débutait ; depuis des semaines, quelque chose n'allait pas. Mes parents complotaient, se taisaient quand j'arrivais, toujours tendus, irritables, ou dans la lune. Quelque chose clochait, qu'ils ne voulaient pas me dire.

Elle avait monté les escaliers quatre à quatre, arrivant essoufflée devant ma porte pour me rappeler que nous devions nous rendre au conseil. Derrière le ton détaché, l'inquiétude dissimulée. Ma mère était quelqu'un qui ne cachait rien, d'habitude.

— Elles sont *mortelles* vos réunions ! m'exclamaient-je.

— Autant parler à un mur.

— Tu l'as déjà dit. Tu as cinq minutes, je t'attends en bas ! Ton père y est déjà, allez !

— J'enfilais ma veste en ronchonnant et finissais de lacer mes chaussures quand elle perdit tout à fait patience.

— ENAH ! Si tu n'es pas là dans deux secondes...

— Oui, oui, ça va ! Pas la peine de hurler !

— Et ne dévale pas les escaliers comme ça, tu vas tomber !

Je passais devant elle en roulant des yeux.

— Pas possible ! Au moins avec une jambe cassée, je serais dispensée !

— Tu aurais pu te passer un coup de peigne ! De quoi tu as l'air ?

Nous avions pris la route sinueuse qui menait à Lointain. Perché tout en haut du Val, c'était le dernier village avant les montagnes.

Je la dépassais, croisais son regard agacé.

— Tu es fatigante, tu sais !

— Toi aussi ! *Vous* aussi, vous êtes *fatigants* ! corrigeais-je. Je n'ai jamais mon mot à dire !

Elle me détailla, l'air réprobateur. Mes longs cheveux bruns, qui descendaient en cascade sur mes reins, étaient en bataille ; ma jupe de laine était froissée ; mes collants rouges avaient un nouvel accroc ; mes bottes étaient crottées. Je fis pareil. Elle avait tiré son épaisse chevelure qui tirait sur l'auburn en queue de cheval, les yeux sombres, agrémentés d'un peu de fard, toute menue dans une tenue pratique, faite pour la montagne, sa sacoche d'herboriste en cuir brodée de couleurs vives battant ses hanches, élégante. *Impeccablement impeccable*, comme toujours. Nous ne restions jamais fâchées longtemps, mon sourire narquois la fit éclater de rire.

— Ton père va *a-do-rer* !

Je haussais les épaules et continuais d'avancer à grandes enjambées furieuses.

Nôrin nous salua alors que nous arrivions devant chez lui. Il coupait du bois, les cheveux en désordre, plein de sciure et de copeaux de la tête aux pieds, son torse bruni luisait de transpiration au soleil. Pour ne pas être gêné, il avait fait trois nœuds à la tresse de barbe qu'il portait toujours.

— Tu devrais aiguiser ta hache, Nôrin ! dit maman goguenarde.

— Tu dis à un nain que sa hache ne coupe pas, femme ! Tu veux donc voir ta vie abrégée ? répondit-il, de sa voix rocailleuse, en levant celle-ci d'un geste faussement menaçant.

— Tu ne viens pas ?

— Tu sais bien que je ne viens pas, Lucie !

— Ça te regarde ! Le conseil a convoqué *tout* le monde...

— Tu me feras un résumé.

Ils s'affrontèrent du regard, ce qui le fit s'exclamer :

— J'ai mieux à faire ! Arrête de t'inquiéter, Lu ! Je ne crois pas à toutes ses histoires, je te l'ai dit.

— J'espère que tu as raison... Tu es sûr ? Ce bois peut attendre non ?

— Moins que ces ronds de cuir qui parlent pour ne rien dire, se chamaillent pour des brouilles et ne tombent jamais d'accord ! dit-il en fendant une bûche d'un coup sec.

— Tu es le nain le plus têtue que je connaisse !

— Ha, ha ! Je suis le seul que tu connais, c'est pour ça ! ricana-t-il en me faisant un clin d'œil complice. Puis, voyant mon air renfrogné, il m'interrogea du regard.

— Nôrin, tu peux dire à ma mère que j'ai passé l'âge de la suivre comme un bébé ? expliquais-je. Après tout, je suis plus grande que toi !

— Nôrin, tu peux dire à ma fille qu'elle arrête avec ce truc bizarre qui va finir par lui attirer des ennuis ? Je viens encore de la surprendre... reprit ma mère en me singeant.

— Ah non ! Pas encore, par la barbe de l'ancêtre ! s'écria-t-il, en nous foudroyant de ses yeux verts. Vous n'en avez pas marre de vous disputer ? Débrouillez-vous !

Voyant nos têtes, il éclata de rire avant de se remettre au travail. Alors que nous repartions, il me lança de loin :

— Et arrête de te croire grande, poussin, la taille ne fait pas tout. Tu l'apprendras à tes dépens, si tu continues...

Je levais les yeux au ciel sans répondre. Nôrin était comme un oncle pour moi, il était génial, je passais le plus clair de mon temps avec lui quand je n'étais pas à l'école ou avec mes amis. Lui non plus n'aimait pas que je fasse ça... Sauf qu'au lieu de m'en empêcher, il voulait que je le maîtrise mieux. Si mes parents l'avaient su, ils l'auraient tué.

— Pourquoi reste-t-il toujours à l'écart ? Il vit ici après tout...

— Parce que c'est une tête de pioche ! Il...

Elle s'arrêta, les sourcils froncés.

— Tu as entendu ?

Un raz-de-marée terrifiant emplît soudain mon crâne. Je m'immobilisais.

— Oui...

— On se bat ! Viens vite !

D'instinct, j'aurais rebroussé chemin, mais je ne pouvais pas la laisser. Je fermais mes sens submergés, affolée du peu que j'avais déjà perçu et me mis à courir pour la rattraper.

— Maman, attends !

Trop tard.

La route en lacets, le haut du faubourg...

Ça nous cloua sur place.

Des hommes à cheval dévalaient les rues en contrebas, attaquant les passants à coups d'épée. La garde était débordée. Les gens criaient, couraient pour échapper à leurs assaillants.

Un soldat chargea un vieillard qui essayait d'en repousser un autre avec sa canne, le cheval le piétina. Alors que le sang giclait sous ses sabots, il riait. Ça se répercuta en moi en échos lugubres, impossibles à chasser. Je ne sentis pas ma mère glisser sa main dans la mienne. Pas plus que le petit mulot de tout à l'heure, je ne pouvais détacher le regard du soldat.

Une femme affolée remonta la rue aussi vite que le lui permettaient ses jambes et les lourds jupons qu'elle tenait soulevés. Je reconnus Mathilde, la lavandière ; volumineuse, elle faisait rire les garçons à cause de sa poitrine qui semblait toujours vouloir sauter hors de son décolleté. Ma mère tenta de la héler au passage. Les yeux fous, elle se dégagea brusquement pour poursuivre sa course éperdue. Un homme, qui s'enfuyait à cheval, passa en trombe devant nous, nous hurla de fuir. Sa peur me gifla. Je m'accrochais à ma mère pour ne pas tomber.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-elle.

— Le royaume d'Angaé attaque ! Allez-vous-en !

Je sortais de ma léthargie :

— L'Angaé ? Mais qu'est-ce ?...

— Cours ! On retourne chez Nôrin, vite !

— Et papa ?

— C'est trop tard, viens !

Derrière nous, le galop des chevaux se rapprochait. Maman nous jeta dans le fossé, au milieu d'épaisses broussailles.

Une escouade de soldats aux couleurs rouge et noire passa sans nous voir. Je relevais la tête. Mauvaise idée, que je regretterais longtemps. La lavandière courait toujours, droit devant. Elle ne vit pas le cavalier brandir une hache et l'abattre sur elle, la tuant sans même ralentir sa course. Le crâne fracassé, elle s'effondra au milieu de la route. Son cœur s'arrêta. Son sang se figea instantanément dans ses veines.

Maman plaqua sa main sur ma bouche et me maintint au sol quelques instants.

— Ne la regarde pas ! Concentre-toi sur moi !

J'acquiesçais en tremblant.

Je pouvais occulter le jupon inerte et les bouts de cervelles ensanglantés, mais, pas le reste. Ça sentait le fer, la terre, le savon à la sauge qu'elle n'utiliserait plus jamais. Ma mère le comprit et me secoua.

— Ferme tes sens, Enah ! Tu vois ce passage entre les arbres, de l'autre côté ? On va prendre le sentier et passer par la forêt. Mets tes pas dans les miens, il y a beaucoup d'ornières.

— J'ai... je... je ne vais pas arriver à courir ! Mes jambes...

J'avais l'impression qu'elles voulaient s'enfoncer dans la terre.

— Tu n'as pas le choix ! Prête ?

Non. Je secouais la tête convulsivement.

— Maintenant !

Elle bondit hors du fossé en me tirant par la main, m'imprimant sa volonté. Traverser la route, s'enfoncer dans le bois. Le monde tournait au ralenti. Tout se mélangeait, les images, les sons, les visages.

— Et Papa, s'ils l'avaient tué ?

— Tais-toi ! Garde ton souffle !

— Maman, j'ai peur !

— Tu n'as pas le temps pour ça ! Tais-toi et marche !

Je luttais contre l'affolement. Elle se concentrait sur le sentier encore humide de rosée qui courait entre les chênes et les châtaigniers. Leur parfum m'enlaça, rassurant. Je la suivais comme un automate. Elle se retournait régulièrement pour m'encourager du regard. Le cœur battant à l'idée de me retrouver nez à nez avec des angaens, attentive au moindre bruit, mes pensées se bousculaient. Le faucon fondait sur sa proie. Le soldat fonçait sur la femme. *Le rapace ne pensait pas à mal, lui...*

Quelques minutes plus tard, essoufflées, nous arrivions à la barrière où débutait la propriété de Nôrin.

Caché derrière un tas de bois, sa hache en main, il observait les soldats qui dévastaient sa maison. Le potager qu'il affectionnait tant, piétiné par les sabots des chevaux, n'était plus qu'un amas de boue.

— Psst, Nôrin, par ici !

Il nous vit et nous rejoignit en quelques enjambées.

— Edra soit louée, vous êtes sauvés ! J'ai juste eu le temps de me planquer quand je les ai vus ! Qu'est-ce qui se passe, sang de bois, pourquoi Argon nous attaque-t-il ? !

— Je ne sais pas, murmura ma mère. Le village... c'est une vraie boucherie ! Pourvu qu'Alban n'ait rien ! ajouta-t-elle en gémissant.

Je m'accrochais à elle, sans prononcer un mot. Nôrin pressa mon épaule pour me reconforter.

— N'aie pas peur pour lui, femme, il vaut dix hommes à lui seul ! dit-il, convaincu.

— Nôrin, ils sont des centaines...

— Chut ! Ils s'éloignent, souffla-t-il en posant la main sur ses lèvres.

Les hommes en armes tournèrent encore un peu autour de la maison puis finirent par partir. Le galop des chevaux décrut. Je me relevais pour sortir de notre abri. L'air stupide, je contemplais le jardin saccagé. La sève s'écoulait des herbes écrasées, des branches cassées. Chaque fleur, chaque plante était recroquevillée sur elle-même, estropiée, choquée. L'effroi était partout.

— Si j'ai bien compris, ils comptent prendre racine ! conclut Nôrin, les mains sur les hanches, sourcils froncés. Il faut rejoindre les montagnes sans traîner ! On va chez vous prendre quelques affaires et on se tire ! commanda-t-il en faisant signe de le suivre.

— Et si les soldats y sont ? dis-je, apeurée.

— Ils ne trouveront pas la maison tout de suite. Elle n'est pas visible de la route, cela nous laisse un peu de temps... Vérifie, veux-tu !

— Nôrin, non ! s'écria ma mère.

Il s'arrêta net, la foudroyant du regard.

— Ça suffit, Lu ! Il est temps d'accepter ta fille comme elle *est* ! Vas-y, ma belle.

Je scrutais le ciel. Un petit moineau voletait. Rien qu'une seconde, il me permit de voir.

— C'est bon... murmurais-je.

— Parfait ! Par le vieux sentier, ce sera plus sûr, allons-y !

— Nôrin, il va falloir qu'on ait une sérieuse discussion, souffla ma mère derrière lui en nous emboitant le pas.

Il ne répondit rien, mais pressa ma main dans la sienne.

Les abords de la maison étaient déserts. Je ne sais toujours pas comment ma mère réussit à déverrouiller la porte sans trembler. Dans l'abîme de terreur où j'étais, son calme était sidérant. Je me précipitais à l'intérieur.

— Je surveille, dit Nôrin, fais vite !

— Tout est déjà prêt ! dit ma mère. Enah, va chercher ton manteau d'hiver et tes gants, me disant ça, elle sortit un sac à dos volumineux de la resserre. Allez !

Je m'extirpais de ma torpeur et courus à ma chambre.

Je redescendais l'escalier quand papa déboula dans la maison. Maman se jeta dans ses bras. Je m'y jetais à mon tour, en sanglots. Il m'étreignit convulsivement.

— Papa ! Que se passe-t-il ?

— Je vous expliquerai en chemin. Vous avez tout ce qu'il faut ? Lucie, tu as le sac que j'avais préparé ?

— Oui...

— Alors, ne perdons pas de temps, ils vont arriver ! Nôrin ?

— Là ! Heureusement que j'avais laissé mon barda ici !

En me retournant, je faillis m'étouffer de surprise. Bouche bée, je contemplais, les yeux écarquillés, celui auprès duquel j'avais grandi, méconnaissable. Nôrin, harnaché pour la guerre, s'était transformé en arsenal ambulancier. Un casque empanaché lui

couvrait la tête ; deux haches rutilantes étaient croisées dans son dos ; il avait enfilé une cotte de mailles sous une veste rouge, en cuir épais, dont certaines parties, repoussées, arboraient de délicats motifs, avec tout un tas d'entrelacs complexes ; une épée à la poignée ouvragée et un gourdin pendaient à sa ceinture, parmi une quantité d'autres choses pointues. Il tendit à mon père un gilet de cuir, une épée dans son fourreau, lui jeta un énorme sac comme un fêtu de paille. Pour finir, il donna à ma mère une dague, qu'elle accrocha à sa ceinture. Elle portait déjà son arc en bandoulière et son carquois sur les hanches.

Mon père m'empoigna par le bras, pour m'entraîner dehors. Je me figeais soudain.
Tanis !

— Tanis !

Le danger que courait ma meilleure amie venait de me frapper de plein fouet.

— On ne peut rien pour elle... commença mon père.

J'échappais à son bras pour me précipiter dehors et courir derrière la maison.

— J'en ai pour une minute !

Pour son travail, mon père empruntait souvent des pigeons voyageurs au père de Tanis, Tormund. Ils lui servaient à envoyer les missives, pour le commerce de son vin. C'était un moyen de la contacter. J'entrai dans l'appentis, attrapai un sac de graines, une cage, y déposai précipitamment trois oiseaux, ouvris les autres cages. Effrayés, les volatiles se précipitèrent pour s'égailler à l'extérieur. Je les évitais tant bien que mal, puis sortis à mon tour, la cage sous le bras.

— Vite, ils arrivent !

Nôrin attrapa ma main. Courant à perdre haleine, je jetais un œil en arrière. Les cavaliers nous avaient pris en chasse. Je manquais tomber, mais sa poigne ferme me retint. Le souffle des chevaux se rapprochait dans mon dos.

Nos poursuivants étaient presque sur nous.

II

Colère et Froideur

Notre maison était juchée sur une haute colline, au pied des montagnes. Bordée par la forêt, elle faisait face aux sommets qui se perdaient dans le ciel. Nos vignes descendaient vers les gorges que les eaux avaient creusées au fil des siècles. Dévalant une pente, puis une autre, nous courions à perdre haleine. Tandis que je m'égratignais aux passages des ceps récemment taillés, les pigeons pépiaient de terreur dans leur cage. Nôrin me disait d'accélérer, me forçant à aller toujours plus vite.

Au bout de la pente, le torrent était bas, parsemé de rochers, de gros galets. De l'autre côté, nous pourrions rejoindre les premiers contreforts.

Ils nous rattrapèrent alors que nous arrivions sur la berge. Un instant plus tard, ils nous barraient le chemin.

Je n'oublierai jamais ce jour. Celui où je vis Nôrin se battre pour la première fois. Celui qui vit ma vie changer pour toujours.

Il se plaça devant nous, ses haches brandies. Les soldats chargeaient, elles tournoyèrent, se fichèrent ensemble dans leur cible. Les deux premiers cavaliers chutèrent de leurs chevaux, tués net. Le troisième hésita un instant, se décida à charger, l'épée en avant. Nôrin, lui, n'hésita pas. La hache ensanglantée vola à nouveau, se planta dans le crâne de l'homme avec un « Chtonk » sonore, accompagné d'un craquement sinistre. En moins d'une minute, il avait abattu trois personnes.

Cette scène reste gravée dans ma mémoire. Tout y est. L'odeur de sa colère, de sa détermination, aussi ; dures, inflexibles. *Nœuds de chêne*.

Il rangea ses armes, contemplant les soldats qui gisaient dans leur sang, l'air satisfait.

De nouveau, je me laissais entraîner.

Mon père avait eu la présence d'esprit de rattraper les chevaux affolés. Je montais devant ma mère. Malgré ma terreur, l'air réticent de Nôrin considérant l'animal que mon père lui désignait m'arracha un sourire.

Il détestait les chevaux, et ceux-ci le lui rendaient bien. Normalement, il en aurait fait tout un foin. Là, il se contenta d'enfourcher la bête en grommelant.

Nos montures renâclèrent un peu devant la rivière tumultueuse qu'il fallait traverser, puis se hâtèrent de sortir des remous. Heureusement, les crues d'hiver avaient à peine commencé.

Le courant était fort, mais le niveau de l'eau encore bas. Ils entamèrent l'ascension de la montagne avec plus de bonne volonté, sans doute aussi soulagés que nous de creuser la distance entre eux et leurs anciens maîtres.

Après quelques lieues, une fois sur les hauteurs et certains que nous n'étions pas poursuivis, nous fîmes halte à l'abri des fourrés. Une volée de moineaux s'envola en piaillant, inconscients de ce qui nous arrivait.

Eh, pensais-je, c'est pas une journée comme une autre ! C'est, genre, la fin du monde !

Je réalisais que j'avais de cela une écrasante certitude.

— Tu nous expliques ? demanda Nôrin à mon père. C'est quoi ce bordel ?!

— Argon est devenu fou ! sonné, il s'interrompit, secouant la tête, incrédule.

— On ne déclare pas la guerre comme ça !

— Il n'y a rien à comprendre, il a toujours été belliqueux...

Il se prit la tête dans les mains, ravalant un sanglot. Nôrin le secoua :

— Et les autres provinces, que disent-elles ?

— Plusieurs d'entre elles se seraient soumises, d'après les soldats. Le royaume de Parm comme on pouvait s'y attendre ; les Comtés Autonomes, évidemment. Pire encore, aussi insensé que cela puisse paraître, le duché d'Elron !

Il reprit son souffle, avant de dire :

— ... Il paraît que Guy veut annexer Désmyrnes, reprendre les territoires de Mélian ! Guy d'Elron, l'homme le plus juste que je connaisse ! C'est insensé... Ce n'est encore qu'une rumeur, mais pas la plus inquiétante. Un émissaire des Sages dit qu'Argon a dû s'emparer d'Alkar.

— La pierre d'Erôn ? C'est impossible ! Les miens le sauraient, les Téloïn le sauraient ! Ils seraient déjà en train de demander des comptes et remettre de l'ordre ! grogna Nôrin.

— Je sais, c'est incompréhensible ! Comme le fait que les angaens soient arrivés jusqu'à nous sans que personne ait donné l'alerte !

Ils se regardèrent en silence, puis Nôrin souffla entre ses dents :

— Magie Sombre...

— Je ne vois que ça, en effet...

Ma mère avait blêmi. Elle m'enlaça en tremblant. Mon père me regarda un instant, puis continua, troublé.

— Juste avant que ces escadrons n'arrivent en ville, Bolen m'a chargé d'aller à Orodtylur. Il veut savoir si la pierre y est toujours, pour en avoir le cœur net. Dans le cas contraire...

— Dans le cas contraire, il faut prévenir mon peuple afin qu'il remette ce scélérat au pas !

— Il y a une autre raison de prévenir Dor Noegyth, Nôrin, mon ami... Argon veut l'envahir...

Je crus que la mâchoire de Nôrin allait se décrocher.

— Qu'est-ce que tu racontes ? gronda-t-il, en posant instinctivement une main sur sa hache.

— Il dit que les nains n'ont pas légitimité sur les mines de Rôn ; qu'ils doivent lui céder le versant sud, qui débouche sur ses terres.

Mon oncle rugit :

— Alors, il n'est pas seulement dingue, il est *suicidaire* !

— Nôrin... S'il détient Alkar, ceci n'est qu'un prétexte, il va vouloir Nolë...

— No... Il ne peut pas faire *ça* ! s'insurgea-t-il, les miens le découperont en... Que dis-je, ils le pileront menu, jusqu'à ce qu'il n'en reste *rien* ! Le deuxième monde veille sur la deuxième pierre depuis la nuit des temps, cela ne se peut pas ! Le visage empourpré, il suffoquait de colère et d'indignation.

— S'il possède vraiment Alkar, nous pouvons être sûrs qu'il voudra Nolë ! « Car la pierre de gloire dans les mains d'un seul homme signifie la fin de la paix, murmura Maman. »

C'était dans le Livre des Lois. Il régissait TroisMondes depuis toujours.

Mes parents se regardaient, l'air accablé ; Ma mère détourna les yeux, gênée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demandais-je.

— Rien, mon ange. Allez, il faut repartir, dit mon père, en se levant.

— Pourquoi nous ? Pourquoi Bolen n'allume-t-il pas les feux pour prévenir les pays amis, les nains ? criais-je.

Mon père s'efforça de me répondre calmement, sans grand succès.

— Nous avons essayé, ils sont hors d'usage. De toute façon, l'Acylian et J'Ilirosa sont trop loin. Quant aux nains, il y a l'interdit d'ingérence. Sans déclaration nette contre leur territoire, ils ne peuvent rien pour Edren, et même sans cela, ils ne se démunièrent pas à notre profit. Les feux servent contre les ennemis extérieurs, pas contre ceux de l'intérieur. Nous sommes seuls, Enah ! Tu comprends ? Nous sommes les seuls à avoir échappés aux troupes de l'Angaé ! Le conseil avait eu vent d'une rumeur, mais rien qui ne présageait une telle folie... Ils nous ont eus par surprise. Tous les villages sont assiégés, sans doute à feu et à sang à l'heure actuelle ! Comme à Lointain. Je ne sais par quel miracle je suis parvenu à m'enfuir ! Nous sommes trop peu pour venir en aide aux habitants. Par contre, aller à Orodtylur, vérifier que la pierre y est toujours, nous pouvons le faire ! Nous devons être certains de ce contre quoi nous nous battons ! On ne retournera pas au village, on ne peut pas !

Il se détourna de moi et remonta à cheval. Je le suivais des yeux, sidérée. Je m'explique : cet homme n'avait *rien* à voir avec *mon* père ! Enfin, celui que je connaissais, en tout cas, celui qui passait son temps dans ses livres, ou dans ses vignes !

Que ce passait-il à Lointain en ce moment ? Tanis, Mel, Césu, son petit frère, mes camarades d'école, mes professeurs... Ils étaient seuls face à une armée sanguinaire. Et s'ils étaient blessés ? Ou morts ? Je me mis à pleurer, serrant la cage des oiseaux contre moi. Ma mère, déjà à cheval, me tendit la main sans rien dire, pour m'aider. C'était forcément un cauchemar. J'allais sûrement me réveiller. Tout ceci n'avait pas de *sens*...

— Enah, qu'est-ce que tu attends ? Monte, nous partons, dit mon père.

— Je dois aller voir...

— Je te l'interdis ! Je sais que tu t'inquiètes, mais... Enah !

Je courus vers la falaise et baissais les yeux en direction de mon village. Un petit nuage s'effiloçait, un busard, juste en dessous. Je sautais en lui, m'accrochais malgré son refus. Il fallait que je localise Tanis. Le rapace me vira presque aussitôt, poussant un cri strident. J'essayais encore. Mon père se précipitait vers moi. J'entrevis la maison de mon amie, le désordre, elle n'y était pas. Une gifle me ramena sur terre. Mon père me secouait, furieux.

— On t'a dit non ! Tu ne peux pas écouter pour une fois ? hurla-t-il.

— Alban ! cria ma mère en se précipitant à son tour.

— Laisse-la ! cria Nôrin.

Je sanglotais. Il s'approcha, prit d'autorité la main de mon père pour qu'il me lâche, et me serra contre lui.

— Pleure pas, poussin. Tanis est maline, ce n'est pas ta meilleure amie pour rien. Fais-lui confiance. S'il y a de la magie dans tout ça, c'est trop dangereux que tu utilises ton don, tu piges ? Et puis, tu risques de voir des trucs moches. T'as besoin de garder tes forces, ça va être rude de gagner la montagne des loups. Dès qu'on pourra, t'enverras un pigeon, dac ?

Je hochais la tête, me serrant plus fort contre lui. Je *détestais* mon père !

— Nôrin, c'est *notre* fille, je te rappelle, dit mon père durement.

— Et je suis son oncle, comme *tu* l'as voulu, Alban ! Ça me donne quelques droits. T'es énervé, je comprends. Mais t'en prends pas à elle. Elle est terrifiée, on le serait à moins. Si vous m'aviez écouté, on n'en serait pas là.

Mon père s'avança, mais ma mère s'interposa.

— Tu disais qu'il fallait y aller, je crois ? dit-elle doucement. On parlera de tout ça plus tard. Nôrin a raison, Orodtylur n'est pas à côté, l'urgence est là...

Mon oncle m'aïda à monter derrière elle, puis enfourcha sa monture sans un regard pour mon père. Tant de choses venaient d'être dites, et tant d'autres, *non*. Je finis par m'endormir d'épuisement.

Les jours suivants, tandis que nous progressions sur les montagnes escarpées du Neldë et que parvenait jusqu'à nous l'écho lointain des exactions qui se déroulaient dans la vallée, je dus accepter la vérité. Les pierres roulaient sous mes pieds, dégringolaient la pente. Nos vies aussi.

J'observais mes parents et Nôrin avec une colère croissante. Cette fuite précipitée était prévue depuis un certain temps. Tout le nécessaire pour un long voyage. Vêtements chauds, vivres, tente et duvets de fourrures, ustensiles de cuisine, pierre à feu, herbes médicinales, huiles et onguents, rien ne manquait. Quand j'interrogeais mon père, le premier soir, après notre altercation, il répondit que c'était une chance d'avoir été prévoyant. Je n'en crûs pas un mot. Je l'interrogeais aussi sur ce qui

s'était passé entre nous, car jamais il ne m'avait traité comme ça. Il soupira, dit que nous devions avancer sans nous poser de questions et me fit promettre de ne plus utiliser mon *truc* jusqu'à ce que nous soyons arrivés. Quand je demandais pourquoi, il refusa de me répondre. Nôrin aussi qui bougonna que ce n'était pas à *lui* de le faire. Mes parents et lui se battaient froid. Je compris qu'insister n'aurait servi qu'à aggraver l'ambiance et décidais de prendre mon mal en patience. Maigre satisfaction, preuve était faite que je n'étais certainement pas la plus gamine dans le tas !

Nous arrivâmes bientôt en vue d'Orodtylur, la montagne des loups. La végétation commençait à changer. Les chênes, les châtaigniers de la forêt basse, firent place à des hêtres et des sapins. La terre changeait aussi. Plus aride, plus âpre. Des jours et des jours plus tard, des résineux et une lande de genévriers les remplacèrent ; avant de se raréfier pour faire place à une herbe rase et sèche, seule capable de résister au vent qui soufflait sur les pentes rocailleuses. Les chevaux peinaient. Il fallut se décider à les abandonner. À leur pas hésitant, à leur respiration hachée, je voyais bien, depuis plusieurs jours, qu'ils n'étaient pas à l'aise à de telles hauteurs. Ils transpiraient d'inquiétude. Après avoir retiré leur harnachement, je les laissais partir, leur criant de ne pas retraverser la rivière. Celui que j'avais monté se retourna, me lançant un regard velouté ; il hennit doucement, en guise d'au revoir. Je le regardais s'éloigner la gorge nouée. Puis, leur trot satisfait, tandis qu'ils retournaient vers les herbages du Val, mit un peu de baume sur ma peine.

N'allez pas vers les hommes ! N'allez pas vers les hommes ! pensais-je de toutes mes forces.

Les pigeons s'agitèrent un peu, comme pour réclamer la même liberté. Je les caressais du bout des doigts, leur promettant que ce serait pour bientôt. Je m'inquiétais pour eux, je ne pouvais pas les protéger assez du vent en les tenant contre moi, seulement quand je les mettais sous mon manteau, je ne pouvais plus le fermer, et c'était moi qui gelais. L'idée de les laisser partir me traversa, mais je n'arrivais pas à m'y résoudre. C'était la seule chose qui me permettait d'espérer avoir des nouvelles de Tanis.

Je regardais ma mère avec appréhension.

— On va faire une pause avant d'entamer la suite, dit-elle, comprenant mon dilemme. On va bientôt arriver là où il y a de la neige toute l'année, ils ne tiendront pas le coup... Donne-moi ça, je vais te faire un sac dans lequel glisser cette cage, Enah.

— Lucie, on n'a pas le temps ! Ses pauvres bêtes sont bringuebalées depuis des jours, en plus de nous encombrer ! Elle n'a qu'à les libérer ! s'indigna mon père.

— Non ! criais-je. J'ai besoin d'eux !

— Enah, soit raisonnable... commença-t-il.

— Je n'en ai pas pour longtemps, Alban, lui intima ma mère. J'admets qu'ils sont encombrants, mais ils pourraient servir. Nous ne sommes pas à une heure près.

Elle s'assit aussitôt et fourragea dans ses affaires.

— Lucie...

— Non ! Pars devant, on te rejoindra, si tu es si pressé !

Mon père soupira et alla s'asseoir plus loin en grommelant. Nôrin rigolait. Ma mère pouvait être bornée parfois, dans ces moments, il n'y avait rien à faire pour qu'elle change d'avis.

— Ça, se sera *parfait* ! dit-elle, satisfaite, en extirpant un morceau de cuir souple dont elle se servait pour emballer des ustensiles de cuisine. Elle déchira aussi un bout de couverture, ce qui fit encore râler mon père.

— Tu parles qu'ils vont être bien ! ironisa-t-il. Mieux que nous, si tu continues à déchiqueter nos affaires !

Elle l'ignora et prit son couteau pour confectionner deux lanières et une sorte de besace à rabat. Nôrin me fit un clin d'œil complice, en profitant pour nous faire une boisson chaude avec notre petit réchaud portatif.

— Viens donc raviver la braise, pendant que je nous fais des casse-croûte, au lieu de marmonner, dit-il à mon père. Ça commence à grimper sec, reprendre des forces ne nous fera pas de mal, une très bonne idée, cette pause !

Je m'assis à côté de ma mère, la regardant faire avec attention.

— Merci, maman, murmurais-je.

— Tu leur as donné un nom ?

— Oui. Lui, c'est « Gris », parce qu'il est tout gris, lui s'est « Beige », pareil, et lui c'est le « Petit tacheté ». Il est beau, avec ses trois couleurs. Je crois que c'est comme ça que Tormund les différencie. Si ça se trouve, c'est vraiment leurs noms !

— Simple, mais efficace, approuva-t-elle, tout en cousant les lanières.

— J'espère que lui, Noée et Tanis vont bien...

— J'espère aussi, mon cœur. J'ai plutôt confiance, Tormund est un homme averti, et Noée n'est pas non plus du genre à se laisser faire... elle garda le silence un instant, puis changea de sujet. Dis donc, heureusement que j'avais prévu de bonnes aiguilles, il est dur, ce cuir !

— Au moins, ce sera solide. Heureusement que tu y as pensé, en tout cas !

— En voyage, tu dois toujours avoir le nécessaire pour réparer, ou transformer ce que tu as sur toi, en voilà un bon exemple ! dit-elle, joyeusement.

Elle me tendit son œuvre en souriant, pas longtemps après.

— Voilà, regarde ! La cage entre juste, elle ne bougera pas. Tu peux les mettre devant toi ou les porter dans ton dos, comme ça, tu vois ? Avec le bout de couverture à l'intérieur, ils seront au chaud. En plus, ils seront plus calmes, dans le noir.

C'était parfait, je l'étreignis avec émotion. Mon père admit que ça n'avait pas pris tant de temps que ça et se détendit.

Le lendemain, il fallut chausser les raquettes. La route enneigée qui menait à la tour, au sommet de la montagne des loups, serait la partie la plus difficile du voyage. Rares étaient ceux qui se hasardaient si loin.

Tout ce que j'en savais, je le tenais des gens de mon pays, plus légende que réalité : sur un pic de neige éternelle, la tour veillait sur Edren et les loups géants de Nolsin veillaient sur la tour. La pierre d'Erôn, Alkar, y avait été déposée au commencement. Une pierre magique, à laquelle plus personne ne pensait ni ne croyait vraiment. Jusqu'à maintenant.

Frissonnante, je resserrais mon manteau. Dans la vallée, l'hiver s'installait, mais les températures étaient encore douces. En Val Ondelain, l'été s'attardait fréquemment loin dans la saison suivante. Parfois bien après la chute des feuilles et la fin des récoltes. Les hivers pouvaient être piquants, mais ils étaient courts, en général. Nous n'étions pas habitués à un froid aussi vif.

— Un endroit pour les aigles et les ours, pas pour les hommes ! rôlait Nôrin.

Avec l'altitude, nous avions du mal à avancer, car l'air se raréfiait. Il valait mieux économiser son souffle, cependant, pour Nôrin, ne pas tempêter, ça voulait dire *être mort*, comme disait maman...

Un matin, une envie pressante me poussa dehors sans que je prenne le temps de chausser mes raquettes. Au bout de quelques mètres, je m'enfonçais dans la neige fraîchement tombée jusqu'à la taille. Un froid blanc m'enserra instantanément. Je criais à l'aide, incapable de me dépêtrer.

Ma mère sortit de la tente précipitamment, déjà chaussée, *elle*.

— Enah ! Qu'est-ce qu'on t'a dit ?

— Ça va ! hurlais-je, tandis qu'elle me tirait hors du trou.

Mon père passa une tête étonnée hors de la tente. Je me relevais, glacée et furieuse et explosais.

— Je n'ai pas demandé à être là ! criais-je à gorge déployée. Je vous déteste !

— Enah, calme-toi... dit mon père, en s'approchant.

— Ne me touche pas ! On aurait pu rester plus bas ! On aurait pu faire autrement ! Vous mentez ! Vous mentez *tous* !

Nôrin se mit à démonter la tente sans rien dire. Il jeta un regard noir à mon père, qui se détourna, pour reprendre l'ascension, la mine fermée. Ma mère coucha une fourrure sur la neige, pour que je puisse enfiler un pantalon sec, sans risquer de me geler les fesses. Nôrin attendit que nous soyons prêtes pour fermer la marche. Une bise glaciale s'était mise à souffler et des tourbillons de neige nous assaillirent sans relâche, toute la journée. Je ne leur adressais plus la parole pendant plusieurs jours. Je me consolais avec mes oiseaux, soulevant régulièrement le rabat pour vérifier qu'ils allaient bien. Recroquevillés dans leur petite cage, ils levaient leurs petites têtes, me jetant des regards éperdus, tandis que je leur murmurais des paroles apaisantes.

Mon humeur massacrante s'accordait parfaitement avec le temps ! À l'approche du Tylur, la morsure du vent devint insupportable. Il soufflait en rafales ininterrompues, des épines de verre pénétraient nos os, sans que l'épaisseur de nos manteaux fourrés n'y fasse rien. Régulièrement déséquilibrés, nous étions forcés

d'avancer courbés. Marcher devint un effort de tous les instants. J'avais toujours aimé le vent, sa musique, sa puissance, sa douceur, je me mis à le détester, persuadée qu'il m'en voulait personnellement. Nôrin dut me porter plusieurs fois tant je défaillais de fatigue. Même si nous nous arrêtions fréquemment pour reprendre des forces et nous réchauffer, ça ne servait à rien. Nous montions la tente, y faisions un feu, dormions quelques heures... Peine perdue, chaque fois que nous repartions, c'était plus difficile que la fois précédente.

Une tempête de neige se leva, nous rendant aveugles. Elle nous fit perdre la conscience du jour ou de la nuit. Nous n'aurions jamais réussi si la piste pour accéder à la tour n'avait pas existé. Les piliers de pierre, échelonnés le long du sentier, nous permirent de ne pas nous perdre, tomber dans une crevasse, ou nous retrouver sur un pierrier instable, dissimulé par l'épaisse couche du manteau neigeux. Le temps s'étirait, interminable, et l'épuisement nous gagnait. Parfois, le simple fait de mettre un pied devant l'autre me paraissait insurmontable. Je n'avais qu'une pensée : me coucher et dormir.

Que *tout* s'arrête, je ne pensais qu'à ça.

III

Pierre

— Rends-la-moi, Pierre ! S'il te plaît !

Levant la main à la dernière seconde, j'empêchais à nouveau ma sœur de récupérer sa poupée, me remis à courir, elle, à hurler.

— Oh ! Chirliz veut sa poupée ! C'est vrai qu'elle est si jolie avec cette nouvelle coiffure ! ironisais-je.

— Elle est à moi ! rends-la-moi ou je le dirais à Ma !

— Ouh la rapporteuse, la vilaine moucharde qui va aller pleurer dans les jupons de sa Ma !

— Tu es méchant ! Chirliz s'affaissa au sol et se mit à pleurer, cachée sous ses boucles rousses.

Je soupirais. Toujours pareil avec elle ! *Aucun humour* ! Pourtant, en voyant son air malheureux, j'eus un pincement au cœur.

— Je te taquine ma puce ! Ce n'est qu'un jeu ! Tiens, je te la rends ! Même, je lui fais un bisou !

Je joignis le geste à la parole et m'agenouillais à côté de ma petite sœur pour lui tendre la poupée. C'était la plus laide poupée que j'avais jamais vue ! Le fait que Chirliz y accorde tant d'importance restait un mystère complet à mes yeux.

Elle s'en empara et s'apprêta à partir, reniflant toujours.

— Hé ! On fait la paix ?

— Non ! Je te cause plus, tu fais rien qu'à m'embêter tout le temps ! dit-elle en me foudroyant de ses yeux verts.

— Chirliz...

Pour toute réponse, elle me tira la langue. Ma mère entra, elle se précipita dans ses bras.

— Tu as passé l'âge pour ses bêtises, Pierre ! s'écria ma mère, en me fixant de son regard mordoré où perçait la colère.

Habitée à nos chamailleries, elle n'avait en général pas besoin qu'on lui explique de quoi il retournait.

— Je rigolais, Ma ! Ce n'est pas *ma* faute si elle prend *tout* mal !

— Elle n'a que sept ans, toi, bientôt seize ! Cesse ces enfantillages. N'as-tu donc rien d'autre à faire que faire pleurer ta sœur, juste parce que tu t'ennuies !?

— Ho, la barbe ! fis-je, agacé.

— Ne me parle pas sur ce ton, Pierre !

Elle s'assit à son bureau, l'air fatigué, passant une main lasse dans sa chevelure châtain foncé, en fixant les hautes baies vitrées du grand salon, où nous passions le

plus clair de notre temps depuis que Pa était parti. Le soleil d'après-midi commençait à décliner. Elle frissonna, resserrant son châle sur ses épaules.

— L'hiver va être froid, murmura-t-elle, se levant pour aller remettre du bois dans l'âtre.

Ma sœur s'était remise à jouer devant, envahissant le tapis de tout un petit monde de poupées et d'accessoires.

— Puisque tu sembles en manque d'occupation, je t'en ai trouvé une... À partir d'aujourd'hui, tu es chargé de Galant et Blizzard...

— Pourquoi ? Il y a les garçons d'écurie pour ça !

— Plus maintenant, Merov t'attend... Sois plutôt fier qu'il te confie le soin de Galant, sa propre monture, un pur-sang, qui plus est. As-tu conscience de la confiance qu'il te fait ?

— Évidemment, dis-je en haussant les épaules.

— Alors, de quoi te plains-tu ? C'est une mission à la hauteur de tes compétences.

— C'est pour le principe, t'es injuste ! Ce n'est pas à moi de faire ça !

— Anticipation maternelle basée sur une connaissance *parfaite* du phénomène Pierre ! Tu tournes en rond et deviens infernal. File...

— Père ne serait pas d'accord !

— Père a d'autres chats à fouetter ! Quand il sera revenu d'Angaé, tu pourras voir ça avec lui, il ne devrait plus tarder...

— Pourquoi est-ce si long ?

— Je ne sais pas, je te l'ai déjà dit ! lâcha-t-elle, excédée.

Regrettant sa brusquerie, elle revint s'asseoir, et m'attrapa la main.

— Je ne sais pas ce qui l'a autant retardé, Pierre. Va, Merov t'attend...

Je quittais le salon en traînant des pieds. Elle me suivit des yeux, inquiète. Je lui faisais payer depuis plusieurs semaines l'affront de m'avoir traité comme le petit garçon que je n'étais plus en refusant que j'accompagne mon père en Angaé, invité par le roi Argon.

Je ne le digérais pas.

L'idée de ce voyage lui répugnait. Ce n'était pas d'usage de faire un si long trajet au début de l'hiver. Surtout, elle trouvait Argon mauvais roi, imbu de sa personne, méprisant envers les autres. « Le pouvoir, mis dans de mauvaises mains, est dangereux, répétait-elle souvent à son sujet. » Mon père n'était plus son vassal depuis le traité qui avait accordé l'autonomie à l'Elron, des décennies plus tôt. À l'opposé d'Argon, il gouvernait avec intelligence un peuple qui le respectait. Mais l'Angaé était puissant. Le duché d'Elron ne pouvait se passer du commerce avec lui. L'inverse n'était pas vrai, il avait été contraint de se rendre à l'invitation. « Diplomatie oblige, avait-il expliqué. »

J'étais pressé qu'il revienne. Il me raconterait tout sur l'Angaé, le plus vaste Royaume de TroisMondes, le plus riche aussi. Avait-il été jusqu'à la mer ? Était-il

monté sur un des grands navires ? Avait-il visité les mines de sel ? Avait-il vu les gisements d'or dont on parlait tant ?

J'allais refermer la porte quand un valet me bouscula pour entrer.

— Duchesse, c'est urgent ! Ça vient de Val Ondelain, ajouta-t-il en forme d'excuses.

Elle décacheta la missive et lut, plus pâle à chaque seconde. Le valet repassa devant moi, pour sortir, l'air pénétré.

— Qu'est-ce qui se passe, Ma ? demandais-je, inquiet.

Elle relut la lettre, puis leva son visage livide.

— L'Angaé attaque Val Ondelain... Le roi a... Il est en train d'envahir le Val ! Le gouverneur Bolen nous demande de l'aide...

Je lui pris le courrier des mains, et lus à mon tour. S'était écrit, noir sur blanc.

Chirliz se releva d'un bond :

— Tu vois maman, je te l'ai dit. J'ai *rêvé* que c'était la *guerre* !

Sans prononcer un mot, ma mère plia la lettre, la rangea dans un tiroir, puis se pencha vers elle.

— Chirliz, va jouer dans ta chambre, s'il te plaît. Pierre, va rejoindre Merov. Tiens ta langue, surtout, je lui parlerais plus tard.

Le maître des écuries m'attendait. Aussi grand que large, il portait ses cheveux bruns en chignon pour travailler à son aise. Ils commençaient à grisonner par endroits. Ça plaisait aux femmes, elles lui couraient régulièrement après. Pourtant, il n'était ni marié ni père, Merov vouait tout son amour aux chevaux. Occupé à curer les sabots d'une jument récalcitrante, il m'accueillit, un sourire ironique aux lèvres. Il y avait fort à parier que l'idée de me donner de l'occupation vienne de lui. Passé de simple garçon d'écurie à Grand Palefrenier au terme d'années de labeur, il ne concevait pas la vie autrement que par le travail. Je le connaissais depuis tout jeune, il était comme un membre de ma famille. Je lui devais, entre autres, d'être devenu bon cavalier, d'être capable de battre mon père aux échecs, de savoir tenir une épée correctement et de connaître sur le bout des doigts la région où j'étais né. Mon regard chargé de reproches n'eut aucun effet, sinon de faire s'étirer un peu plus son sourire.

Je me mis au travail, repensant à la lettre. Argon avait *envahi* le Val ! Difficile à croire. Edren vivait en paix depuis un siècle au moins ! Et mon père qui ne revenait pas. L'Elron avait-il participé à cela ? Je secouais la tête, *impossible*. M'occuper des deux chevaux me fit du bien. Ma avait raison. Galant, la robe noire luisante, tout en muscles et en finesse, était vraiment sublime, parfaitement dressé, je n'eus pas à me méfier de lui. Blizzard, un pommelé gris et blanc, cadeau de mon père pour mes quinze ans, câlin comme tout, se montra affectueux durant toute sa toilette, me soufflant dans le cou, m'effleurant des naseaux délicatement. Cela me fit chaud au cœur, Blizzard le sentait toujours lorsque ça n'allait pas et jamais il n'oubliait de me reconforter.